

Alain BOURAS

La civilisation des clairières. Enquête sur la civilisation de l'arbre en Roumanie. Ethnoécologie, technique et symbolique dans les forêts des Carpates

Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, coll. « Environnement, sociétés et archéologie », 2018, 725 p.

par Florian Berrouet
florian.berrouet@gmail.com

Le volumineux ouvrage d'Alain Bouras, docteur en anthropologie de l'EHESS, spécialiste de la paysannerie européenne et détenteur d'un héritage paysan dont il a cultivé les racines lors de ses travaux de terrain menés à partir des années 1970, part de l'observation selon laquelle tout un pan de mythologie est lié à l'arbre et au bois. Dans ces contrées des Carpates qui constituent le creuset géographique de l'étude, l'arbre rythme en effet la vie des hommes, de l'individu à la société.

Prenons à rebours le titre et le sous-titre. *Ethnoécologie, technique et symbolique dans les forêts des Carpates* installe le cadre géographique et les principaux axes d'étude suivis ; *Enquête sur la civilisation de l'arbre en Roumanie* place au cœur du système de pensée des sociétés traditionnelles concernées l'élément constitutif de ces forêts, l'arbre, dans sa diversité mais aussi sa singularité au sein du règne végétal, notamment parce qu'à l'opposé de formes plus fugaces et fragiles, la longévité de l'arbre, plongeant ses racines dans le sol, l'inscrit dans une sorte de permanence temporelle ; enfin, *La civilisation des clairières* confronte le lecteur à un paysage plus dénudé, résultat de l'exploitation de l'arbre par les hommes à des fins utilitaires et symboliques. Le terme fort de *civilisation*, employé à dessein par l'auteur, témoigne des liens très forts qui unissent ces populations, dont ces pages égrènent le substrat culturel, à l'appropriation des propriétés, pouvoirs et vertus de l'arbre dont est constitué leur quotidien.

« On ne peut comprendre une culture que lorsqu'on a correctement appréhendé sa technologie » [p. 47] : il était donc logique que la première partie nous entraîne dans la connaissance des techniques du bois en Roumanie, grâce auxquelles l'homme a façonné une diversité d'objets mis en scène par les mythes et légendes et doués par là même d'une charge symbolique.

La question du dépassement de la dualité nature/culture est depuis longtemps au cœur des débats des penseurs occidentaux (on pense à Philippe Descola). Dans les Carpates, on confère à l'arbre une destinée, en l'humanisant sur le plan symbolique depuis le végétal jusqu'à l'objet. Quittant la forêt qui l'a vu naître et croître pour rejoindre le monde des hommes, l'arbre emprunte un itinéraire initiatique dont la tradition orale chante la geste. L'abattage obéit à des paramètres temporels bien précis, allant de la saison à l'heure requise. Interviennent aussi l'exposition, la nature du sol, l'action du vent et l'usage prévu... jusqu'à la manière dont l'arbre « sonne ». Et pourtant, nulles croyances ici selon l'auteur, mais la « symbolisation » d'une réalité qui peut parfois échapper à toute emprise scientifique. Alain Bouras déplore ainsi que les systèmes de pensée propres à « ce monde des villages communautaires libres » [p. 131], non fondés sur la « culture euro-américaine » [p. 128] (ceux de la paysannerie européenne comme ceux que l'on peut trouver en Afrique), soient mis en porte-à-faux avec l'idée de développement, quand ils ne sont pas tout simplement occultés ou font l'objet d'une réappropriation par l'Église. Une vision faussée

quand on réalise que le village pris comme un groupe humain, avec ses élans et ses rythmes, quoique le garant des traditions et d'une certaine stabilité, sait s'adapter à de nouveaux modes de vie et en lorgnant vers les possibilités nouvelles offertes par les progrès technologiques.

Lors de l'abattage, il peut en outre être procédé à des offrandes, des incantations avant d'entamer le bois : le passage de l'économie villageoise à l'économie de marché a ravivé quelque fibre animiste... De la construction à l'outillage et du bois de chauffage à celui utilisé pour la vannerie, le sort du bois tient en cinq possibilités : quand il n'est pas débité en poutres, planches ou baguettes et bâtons, il peut être creusé (pour les temps forts de l'existence, du berceau au cercueil...) ou passé au feu – chacun de ces usages étant détaillé avec force proverbes et poèmes issus du folklore littéraire et requérant des essences spécifiques. Les poutres, employées dans le monde des vivants comme dans celui des morts (croix, piliers funéraires...), font par exemple appel au chêne, prisé en plaine et dans les collines, supplanté par l'épicéa et le sapin en montagne ; leur assemblage requiert un véritable savoir-faire et révèle des trésors d'ingéniosité. Quant aux réalisations obtenues par le pliage du bois, l'art d'aller quérir dans la nature des formes naturelles de bois a prévalu lorsque le coût des outils métalliques a incité à éviter les assemblages...

Toujours dans l'optique du « comment domestiquer le naturel pour accéder au culturel », la deuxième étape du propos interroge la place du bois, des arbres et de la forêt dans les pratiques médicales des Roumains. Alain Bouras invite le lecteur animé de raisonnements par trop cartésiens à se délester de son bagage logique pour, comme il l'écrit joliment, « se risquer à quelques pas derrière le miroir » [p. 278] – manière d'oser porter son regard à l'écart des sentiers rebattus de la pensée tout en observant sa propre condition de sceptique – et comprendre que l'on s'éloigne en vérité du schéma simpliste selon lequel les superstitions ne seraient nées que pour se rassurer face à l'inexplicable : il y a en somme, au cœur des Carpates, une science millénaire des croyances qu'il importe de ne pas déconsidérer.

Et à ce titre, ce sont jusqu'aux arbustes, assimilés à des êtres conscients prompts à faire le bien ou le mal – en témoigne le vocabulaire employé par l'auteur pour les décrire : « caractère », « personnalité »... –, qui livrent leurs propriétés médicinales : sureau, cornouiller mâle, églantier, noisetier, viorne obier, prunellier... En bouillon, fumigation ou décoction, leur prise obéit à des rituels bien précis, consignés dans des chants, des incantations. Cette médecine villageoise s'est élaborée à partir d'un substrat commun avant de se diversifier : « Mille expérimentations, sur ces espaces d'Europe ou d'Eurasie, ont donné mille savoirs qui ont circulé, se sont croisés, se sont confrontés et ont donné à leur tour mille pratiques » [p. 298-299]. Côté arbres, le charme est une essence souvent diabolique, à l'inverse du tilleul, réputé pour son caractère de sainteté et aux propriétés et usages bénéfiques. Le hêtre et le sapin occupent une place de choix parmi les productions matérielles et spirituelles, car tous deux aux vertus curatives et associés au renouveau. Bien que source de remèdes, on se méfie du peuplier en raison de son ombre mauvaise. Et le saule bénéficie d'une place de choix dans la culture spirituelle... Nombreux sont les éléments de folklore qui placent ces essences à la charnière entre le plébiscite et l'interdit – la frontière entre pouvoir de guérison et charmes maléfiques est parfois bien tenue... De fait, comme nombre de sociétés, les Roumains des Carpates ont pris appui sur l'observation attentive de la nature, inquiétante ou mystérieuse et qu'il fallait domestiquer, pour bâtir dans un espace géographique déterminé une vision du monde à l'aune de laquelle elle a

mûri une riche cosmogonie qui nous est ici contée. Cette élaboration dont rien ne semble le fruit du hasard passe par le recours à un art sorcier, régi par des règles très précises et dont l'étude approfondie menée par l'auteur révèle les codes et un ancrage puissant dans le savoir traditionnel.

Enfin, le terrain arpenté par Alain Bouras est mouvant, car le sens des fêtes peut évoluer d'un village à l'autre, et les sources se contredire. L'auteur voit deux raisons d'être aux fêtes saisonnières, ces manifestations populaires données en l'honneur de divers saints du calendrier ou de temps forts de l'année, et qui sont en réalité des rituels (définis ici comme un « outil de régulation du psychisme humain » [p. 477]) : un motif didactique et pédagogique d'abord, car prédisposant chacun dès son plus jeune âge à se montrer attentif au « micro-écosystème villageois » [p. 434] dans toutes ses dimensions sensorielles et aux messages comportementaux générés ; une visée thérapeutique préventive ensuite, ces célébrations fédératives convoyant nombre d'émotions fortes. Mais dans la sphère individuelle comme collective, le végétal est présent et rythme les grandes étapes de l'existence. Ainsi plonge-t-on des branches et des fleurs dans le bain du nouveau-né, dont on arrose ensuite un pommier (c'est cette essence-là qui est choisie le plus souvent). Le sapin accompagne la mariée lors du cortège nuptial. Tandis qu'un arbre fruitier est fréquemment planté sur les tombes, donnant aux cimetières des allures de vergers : à la poussière inutile à laquelle les religions monothéistes vouent les corps des défunts, les sociétés traditionnelles des Carpates substituent l'engrais régénérateur et la vie sans cesse recommencée.

La rigueur méthodologique à l'œuvre dans l'ensemble du livre est à souligner. Dans un long préambule sont ainsi exposés les prérequis essentiels pour bien cerner la démarche de l'ethnologue, parmi lesquels l'idée que « la pensée humaine ne connaît de processus ni de progrès, ni d'évolution » [p. 26], signifiant que les populations étudiées sont intellectuellement et culturellement comparables à ceux qui les étudient, ou encore qu'« une langue ne définit pas une culture » [p. 43] – axiome qu'il n'est pas inutile de rappeler en ces temps où régionalisme exacerbé et revendications identitaires ont le vent en poupe. Alain Bouras ne se contente pas là d'énoncer ces assertions, pas toujours aussi évidentes qu'il n'y paraît : il en exprime les sucs, longuement, exposant avec précision les jalons de son propos à venir. Et au fil des chapitres, des conclusions provisoires et d'utiles parenthèses sémiologiques et philosophiques invitent à questionner avec acuité l'harmonie de ces sphères des Carpates, baignées d'une vie simple où chaque chose paraît à sa place, en bonne intelligence avec le monde. L'auteur pose par exemple l'hypothèse principale selon laquelle dans la zone géographique étudiée, non atteinte par un monothéisme monolithique mais où, au contraire, se sont conservés des éléments préchrétiens dans la liturgie et les systèmes de représentation, culte des ancêtres et culte du bois vont de pair, et caractérisent une seule et grande civilisation paysanne. Passeur d'une érudition jamais pesante, qui n'exclut pas quelques traits d'humour (ainsi cette photo d'un ouvrier harassé, affalé un tas de billots et qui semble dormir, accompagnée de la légende : *Vendredi, jour de paie !*), Alain Bouras se présente tout au long de son exposé comme un militant pour une ethnologie fondée avant tout sur les études de terrain, où l'on accepte de faire table rase de tout présumé, de porter un regard neuf et émerveillé afin, drapé dans sa naïveté, de percevoir l'essence des choses – « de tout réapprendre comme le ferait un enfant » [p. 662].

De longues conclusions (près du tiers de l'ouvrage) closent cette monumentale étude. Elles rappellent que l'arbre, soumis au cycle de la vie et des saisons, symbolise dans les Carpates la mort et la renaissance, l'énergie sans cesse réactivée, mais aussi le principe masculin dont a besoin la terre pour être fécondée. Au moyen de références ethnographiques choisies dans l'espace européen, elles expriment également le constat sans appel que cette paysannerie des Carpates, trop hâtivement rapportée au rang de divertissement pour quelques exaltés en mal de romantisme ou épris d'histoires de sorcières, souffre d'une absence de reconnaissance, se dérochant ainsi à une exégèse rigoureuse, quand elle ne fait pas l'objet de récupérations par diverses Églises subjuguées par ces univers agropastoraux baignés d'une ferveur simple et totale, en harmonie avec la faune et la flore – c'est ainsi que le coq, animal qui conjure les inquiétudes de la nuit et fait renaître le jour, s'est vu gagner le faite des clochers... Puisse ce passionnant ouvrage, remarquablement bien écrit et richement illustré (on regrettera simplement que les photographies, dont on pressent la haute valeur ethnologique, ne soient pas davantage en pleine page), qui entremêle avec art vie quotidienne et préoccupations d'ordre supérieur, susciter un intérêt croissant pour la médecine traditionnelle carpatique et le foisonnement culturel qui en émane, fédérer de nouvelles dynamiques de recherches interdisciplinaires et contribuer finalement à réhabiliter cette « civilisation des clairières », dont les manifestations technologiques tracent les contours d'un riche patrimoine immatériel qui a beaucoup à nous apprendre.